

MARJAN, LE DERNIER LION D'AFGHANISTAN

UN ÉCHANGE AVEC MÉLANIE DEPUISSET, METTEUSE EN SCÈNE

Quel est le point de départ de ce spectacle ?

Le point de départ c'est mon désir de raconter la vie de Marjan. Je suis tombée sur l'histoire de Marjan il y a quelques années, par hasard, sur internet. J'ai trouvé cette histoire incroyable, bouleversante. J'avais aussi le sentiment qu'il y avait, dedans, tous les ingrédients d'une fable à raconter sur scène.

Mais c'est aussi mon amitié avec Guilda, Guilda Chahverdi, qui a écrit le texte et qui connaît si bien ce pays, l'Afghanistan, qui est le point de départ.

Une anecdote, un souvenir marquant sur cette création ?

Notre histoire commune, l'histoire de la création de ce spectacle est un chapelet de souvenirs marquants... car c'est la confrontation de réalités de vie bien différentes.

Je pourrais vous parler de ma chaire de poule quand Abdul et Farhad m'ont raconté leur visite au zoo de Kaboul quand ils étaient enfants, leur « rencontre » avec Marjan, ou de l'émotion que j'ai ressentie, 3 mois après les premières représentations quand Farhad m'a avoué qu'il avait eu du mal à imaginer, au début de notre aventure commune, qu'une femme puisse être le « directeur » (metteur en scène en anglais) mais que finalement il était plus que convaincu et avait aimé travailler avec moi.

Je pourrais aussi parler de la surprise d'Abdul en découvrant, en France, des femmes marionnettistes jolies ! ou de la journée de folie que nous avons passé à enregistrer toutes les voix off alors que la grève sncf nous avait mis tant de bâtons dans les roues, ou du jour où nous avons créé la scène de l'éléphant qui meurt au combat et des larmes venant aux yeux d'Abdul à qui ça rappelait un ami disparu, ou encore comment et pourquoi nous avons inventé le mot « pouf-pouf »...

Avez-vous envisagé un vrai lion sur scène ?

Oui nous y avons pensé. Mais tous les lions qui ont passé le casting demandaient des salaires mirobolants. Nous avons hésité un moment à déguiser un chat borgne et plein de cicatrices (un chat d'Essaouira, au Maroc) qui avait eu le culot de se présenter au casting. Mais il n'était pas très bon comédien et finalement nous avons opté pour une marionnette.

Une date ?

Le 24 mars, le jour de la première représentation du spectacle, au Théâtre de la Ville, à Paris. Ça avait été une telle course contre la montre de créer ce spectacle, un tel challenge ! Le 24 mars était comme le cœur rouge, le tout petit tout petit cercle au centre de la cible pour le tireur à l'arc.

Auriez-vous aimé être gardien de Zoo ?

Oui, il m'est déjà arrivé de m'imaginer travailler avec les animaux, être soigneuse. En même temps, je n'aime pas beaucoup les zoos et voir des animaux enfermés pour notre plaisir et notre divertissement. Il y a des gens qui ont des refuges et qui accueillent des animaux qui sont en retraite après avoir fait carrière dans des cirques, ou qui ont été saisis par la justice car leurs propriétaires les maltraitaient, ou encore des animaux qui ont « travaillé » comme cobayes dans des laboratoires. Ces personnes et ces lieux-là ont tout mon respect, je les admire.



Quelle langue parlez-vous pendant les répétitions ?

Ohlala ! Un drôle de mélange ! Un mélange de français, d'anglais, de gestes et de grimaces. Souvent, même dans une même phrase on passe par plusieurs langues. Abdul Haq dit que de toute façon, je suis tellement expressive avec mes mains et mon visage, qu'il n'y a pas besoin de la langue orale ! Peut-être que ça vient aussi un peu du fait que je pratique la LSF, la Langue des Signes Française.

Vous êtes plutôt café, thé ou infusion ?

Haha haha ! Les deux mon capitaine, thé et café. Mais je sucre le thé alors que je bois le café sans sucre, avec une goutte de lait. Et vous ?

Quel échauffement avant d'entrer sur scène ?

Je laisse Abdul Haq et Farhad faire ce qu'ils ont envie, ce qu'ils ont besoin de faire. Ils s'échauffent le corps, la voix.

Si l'Afghanistan était une plante ?

Mélanie : Je ne sais pas... un chardon ? Joli, hirsute. J'aime les chardons. Ou une rose, belle mais qui fait saigner... Je ne sais pas. Vous savez, je ne connais finalement pas l'Afghanistan. Il faut leur demander à eux, Abdul et Farhad, ou à Guilda. Moi je suis ignorante. Mais disons une rose, une rose du jardin de Golâb Golâb, le chacal de notre histoire.

Abdul Haq : L'Afghanistan est une fleur jaune une fleur jaune sans eau, assoiffée et faible. Dans notre culture, une fleur jaune signifie séparation et distance.

Farhad Yaqubi : Je propose une rose rouge, parce que l'Afghanistan est une rose d'amour, mais il y a toujours des guerres et des effusions de sang qui rappellent tristement la couleur de la rose rouge. C'est une rose rouge convoitée par tout le monde, mais quand ils l'obtiennent, ils séparent chaque pétale. Chaque pétale de rose représente les peuples qui comme nous sont séparés aujourd'hui. J'espère qu'un jour un bourgeon de fleur apparaîtra en Afghanistan afin que tous ses pétales soient réunis dans l'amour et qu'il n'y ait plus de guerre.

Guilda Chahverdi : La rose rouge va si bien à l'Afghanistan !

